

LAJEUNESSE, Marcel. *Les bibliothèques des collèges d'enseignement général et professionnel du Québec : étude de leur évolution, (1969-1983)*. Montréal, Université de Montréal, École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, 1985. 208 p.

Jean-Rémi Brault

Volume 32, numéro 1-2, janvier-juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052715ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052715ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

#### ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Brault, J.-R. (1986). Compte rendu de [LAJEUNESSE, Marcel. *Les bibliothèques des collèges d'enseignement général et professionnel du Québec : étude de leur évolution, (1969-1983)*. Montréal, Université de Montréal, École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, 1985. 208 p.] *Documentation et bibliothèques*, 32(1-2), 54-55. <https://doi.org/10.7202/1052715ar>

La notice étymologique est brève et simple: une date initiale correspond à la première attestation du mot traité et n'est pas en général celle du premier emploi réel du mot, de l'expression ou du sens en français. Si la forme ou le sens diffère de la forme et du sens actuels, l'un ou l'autre ou les deux à la fois sont signalés (par ex. rhum en 1768, rome en 1723 et rum 1688; sommation en 1611 et sommation vers 1450; sommelier en 1316 signifiant un conducteur de bêtes de somme et, dans le sens moderne, personne chargée des vins dans un restaurant (1812); humeur en parlant de l'eau en 1119 et d'état d'esprit en 1578; candide en 1611 pour bon, bienveillant et en 1549 pour blanc, éclatant.) Dans de rares cas, des hypothèses fausses mais connues du public ont été signalées afin d'éviter aux utilisateurs de les proposer à la direction du Robert: ainsi l'exemple d'Alain Rey concernant le terme bistro ou bistrot qui viendrait de l'exclamation cosaque «bystro» (vite, «à boire»).

Avec le *Trésor de la langue française*, le «Robert» est le «dictionnaire le plus analytique»: il peut compter jusqu'à six niveaux et des subdivisions interviennent chaque fois qu'elles sont nécessaires à la clarté de l'exposé (ex. Mouton: I. sens propre, II. sens figuré, III. adjectif; I.1. mammifère ruminant ongulé, I.2. sens plus étroit; II.1. personne crédule, passive, II.5. terme technique; I.2., a. opposé à bélier, agneau, brebis, I.2., b. par allusion à l'instinct grégaire. La typographie souligne cette organisation formelle.

La définition précède les exemples d'emplois et des parenthèses placées à l'intérieur des définitions isolent les éléments qui correspondent non pas au mot lui-même mais aux mots avec lesquels il peut être employé (ex. occuper (un lieu), occuper (quelqu'un), occuper (une durée) consacrer son temps à une activité; mauvais (en parlant de choses concrètes, dans le domaine utilitaire) (idée d'imperfection, de fausseté) (en parlant des facultés psychiques) (en parlant d'organes qui ne fonctionnent pas correctement) etc. De cette manière, la définition couvre aussi les éléments contextuels les plus proches du mot traité. Des exemples intégrés au texte montrent au lecteur les principales possibilités combinatoires de chaque mot (ex. noix: marcher sur des noix, être un peu noix, cuisse de noix; lieu: lieu d'asile, mettre en lieu sûr, en temps et lieu, attribuer un lieu à quelque chose, hauts lieux de la guerre, etc.).

Si l'usage est le premier et le principal objet d'un dictionnaire, les textes retenus doivent en rendre compte. À la différence des citations du *Trésor de la langue française* qui ne commencent qu'en 1790 et s'arrêtent vers 1960 et contrairement à Littré qui a écarté la plupart de ses contemporains et ne s'est appuyé que sur des écrivains du passé, celles du «Grand Robert» couvrent plus de cinq siècles et la majorité d'entre elles appartiennent au 19e et 20e siècles (jusqu'à l'année de parution

du dictionnaire). Mais les auteurs des 16e, 17e et 18e siècles sont bien représentés. Les citations représentent à peu près tous les types de discours littéraires et didactiques. Les auteurs ont cependant privilégié le discours littéraire parce qu'il représente la plus grande variété d'usages, mais il n'est pas le seul à alimenter le train de citations: on a également dépouillé des textes juridiques, scientifiques, etc., ainsi que des périodiques généraux et spécialisés. Des textes des chanteurs, diseurs, scénaristes ont été retenus et ajoutent un type d'utilisation au langage qui n'était guère pris en compte auparavant. Les citations sont numérotées par article pour respecter les numéros des citations de la première édition, lesquelles font l'objet de nombreux renvois enrichissant le texte.

Le Grand Robert est un outil précieux et ses grandes qualités résident dans l'intérêt qu'il a porté à l'évolution de la langue depuis une trentaine d'années, à l'enrichissement de la nomenclature (néologie), à la multiplication des exemples d'usages puisés dans tous les types de discours, à une clarté accrue par l'organisation des articles et la typonimie qui en fait un dictionnaire amélioré par la présentation et plus facile à consulter que le *Trésor de la langue française*. On trouvera en fin d'ouvrage de nombreuses annexes dont des bibliographies sur les dictionnaires français et sur la langue française.

**Gilberte Boilard**

Bibliothèque

Assemblée nationale

Québec

---

**LAJEUNESSE, Marcel. *Les bibliothèques des collèges d'enseignement général et professionnel du Québec: étude de leur évolution, (1969-1983)*. Montréal, Université de Montréal, École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, 1985. 208 p.**

---

Quand, un jour, un historien voudra retracer un historique complet de nos collèges d'enseignement général et professionnel du Québec, s'il veut vraiment couvrir l'ensemble de son sujet, il devra consacrer un solide chapitre à leurs bibliothèques, ou centres des media, ou centres des ressources didactiques, ou autres dénominations (page 143). Et alors, cet historien devra utiliser largement et généreusement l'étude de Marcel Lajeunesse.

Car, il s'agit vraiment d'une «étude», d'une première approche, et probablement d'une première synthèse sur l'ensemble des bibliothèques des collèges et sur l'ensemble des activités de ces

organismes. Après avoir, dans un premier chapitre, rappelé l'historique de ces bibliothèques, et fait le lien avec la période où la plupart d'entre elles naissaient au sein des défunts collèges classiques, l'auteur présente, explique et critique les sources qu'il a recueillies et qu'avec raison il exploite abondamment. Il s'agit, bien sûr, des statistiques. Celles-ci originent soit de ce service qui s'appelait le Service des bibliothèques d'enseignement du ministère de l'Éducation, soit de la Direction générale de l'enseignement collégial du même ministère, soit du ministère lui-même. À ces sources, l'auteur ajoute les résultats d'une enquête qu'il a lui-même conduite en 1984, ainsi que les données tirées des annuaires des bibliothèques d'enseignement.

Ce sont les résultats de cette importante collecte d'informations qui apparaissent au chapitre 3, sous la forme de tableau. Toutes les activités des bibliothèques sont ainsi passées en revue à travers 91 tableaux, plus deux courtes analyses qui se rapportent à l'évolution des heures d'ouverture, et à «la formation des directeurs de service ainsi que l'appellation officielle dudit service».

Le chapitre 4 procède à une analyse qualitative des résultats obtenus par l'étude sur les documents en collections, les services offerts, les usagers, les données financières, le personnel, ainsi que la formation des directeurs de service et l'appellation officielle.

Et l'ouvrage se termine par une bibliographie qui n'est évidemment pas exhaustive, mais qui offre un bon tableau des publications qui ont illustré ce sujet depuis une vingtaine d'années.

Même si cette étude, «comme toute étude fondée sur des données recueillies par questionnaire, ne saurait se prétendre plus solide que les chiffres sur lesquels elle repose», il n'en reste pas moins que les résultats qu'elle présente, les tableaux et les compilations de statistiques qui l'accompagnent, tout cela plonge le lecteur dans une réflexion qui se teint graduellement d'une morosité croissante. Ce serait un euphémisme que d'affirmer que le progrès des bibliothèques des collèges d'enseignement général et professionnel n'est pas évident. Le lecteur ne peut qu'être fort sensible à des questions aussi névralgiques que le budget et le personnel, et par voie de conséquence, le développement des le développement des collections. En bout de piste, c'est la diminution du service à la collectivité enseignante et aux étudiants.

Il faut souhaiter que ce document rejoigne les instances décisionnelles et les incite à améliorer cette situation.

Jean-Rémi Brault

LAGRAVE, Jean-Paul de . *Fleury Mesplet (1734-1794); diffuseur des lumières au Québec*. Montréal, Patenaude Éditeur, 1985. . XV, 503 p.

Situons d'abord cet ouvrage: Le *Fleury Mesplet* de de Lagrave constitue l'essentiel de sa thèse de doctorat en lettres soutenue à l'Université de Montréal en 1985. Cet ouvrage est publié à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de l'information à Montréal et, plus particulièrement, de la publication du premier numéro de la «Gazette de Montréal» en 1785. La qualité matérielle de cet ouvrage mérite d'être signalée. Papier, caractère typographique, disposition générale, toute cette présentation facilite grandement la lecture de ce pavé de plus de cinq cents pages. Et il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir retenu au bas des pages les 1 157 notes infrapaginales, plutôt que de les reporter à la fin des chapitres ou à la fin du volume.

Et puis l'auteur. Journaliste de carrière, historien, déjà détenteur d'un premier doctorat, en sciences de l'information, Jean-Paul de Lagrave était bien préparé pour scruter la vie, l'oeuvre et surtout les idées de Fleury Mesplet. Il avait déjà publié une *Histoire de l'information au Québec* (1975), une *Histoire des communications*, en plus d'une dizaine d'autres publications. Essentielle-ment, historien des idées, l'auteur situe cette oeuvre dans une trajectoire précise qui traverse toute sa production.

Et le sujet. On sait déjà que Fleury Mesplet est né à Marseille en 1734, qu'il a reçu sa formation d'imprimeur à Lyon, où son père exerçait déjà cette profession, qu'il pratiquera lui-même ce métier successivement à Lyon, à Avignon et à Londres durant plus d'un an, avant d'émigrer à Philadelphie, puis à Québec et à Montréal, où il mourut en 1794.

À travers cet itinéraire, Mesplet fut vraiment ce qu'on pouvait appeler un passionné de la liberté. Il était imprégné de Voltaire qui, vivant à ce moment-là à Londres, avait écrit: «L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole.» Passionné de liberté, c'est même peu dire. Toute sa vie, il défendra les théories prônées par les «philosophes des Lumières» et mettra tout en oeuvre pour les diffuser. Ces théories, appuyées sur les notions d'égalité, de liberté et de fraternité, avaient été longuement élaborées par Voltaire bien sûr, mais aussi par Diderot, Montesquieu et Rousseau. Et aucun moyen n'était plus propice à la diffusion de ces idées que l'imprimerie et le journal.

C'est à Londres qu'il rencontre Benjamin Franklin. Savant, homme de lettres, imbu des théories